

La Revue Canadienne.

4ème ANNÉE.

MONTREAL, MARDI, 5 SEPTEMBRE, 1848.

No. 393.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

CONSIDÉRATIONS SUR LE CARACTÈRE ET LES OUVRAGES DE M. DE LAMENNAIS.

Nous empruntons l'article suivant à un travail remarquable et judicieusement écrit. Cet ouvrage, paru en 1833, semble avoir été écrit hier seulement, tant les énonciations se sont plu à réaliser les pensées de l'auteur.

... La raison humaine n'a encore gravé son nom que sur des ruines. Jugement sévère mais rigoureusement exact, dont les preuves sont partout, et qui ne sera récué-é que par les petites de l'amour-propre. Tous ceux que jusqu'ici on est convenu d'appeler grands hommes, — rhéteurs à la parole puissante, armés de tout l'ascendant que prête le savoir, — sages orgueilleux, qu'à divers intervalles la foule éblouie salue du nom de restaurateurs des doctrines philosophiques et sociales; tous ceux qui ont paru s'élever au dessus de l'horizon de leur époque, ont en vain croulé l'intelligence: ils ont exploité son domaine comme on fouille une carrière, où le vide seul reste après le travail. Que prétendaient-ils édifier, ces grands insensés, qui n'ont pas compris que la première pierre posée dans un terrain mouvant s'enfonçait à mesure qu'on s'appuyait sur elle?

C'est ainsi que nous voyons un homme qui semblait réunir en lui tous les prestiges des dons naturels et des facultés acquises, après avoir étonné le siècle par la puissance de sa persuasion, dans des ouvrages dont un seul suffirait pour assurer une renommée, tomber tout à coup sous l'influence délétère d'une sorte de fièvre intellectuelle, condamner son nom, si riche de considération et de respect, à servir d'allicie à la spéculation d'un journal quotidien. Le bon sens du public vint heureusement suppléer à ce qui manquait de hauteur aux écrivains: le journal n'eut pas de lecteurs.

Or, maintenant, pourquoi parler des systèmes politiques ou religieux de l'abbé Lamennais? Tout n'a-t-il pas été dit au sujet de ses mobiles convictions?

Si nous hasardons aujourd'hui quelques idées sur la position que l'abbé Lamennais s'est faite en face du siècle, et si notre jugement sur lui, que d'ailleurs nous ne prétendons imposer à personne, paraît, au sens de quelques uns, trop sévère ou trop hardi, nous nous contenterons de déclarer qu'en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, toute polémique nous semblerait fort peu utile. Il y a certaines discussions qui ne finissent jamais, faute de vouloir s'entendre.

Comment ne pas reconnaître, malgré soi, deux êtres tout à fait opposés entre l'auteur de l'Essai sur l'indifférence en matière de religion, où, par la plus vigoureuse dialectique, il a prêché l'asservissement de la pensée au joug théocratique, — et le démagogue fangeux qui, plus tard, cria malédiction et ruine à toute espèce de pouvoir résumé, sous la forme de la royauté.

Les Paroles d'un Croquant, premier écho de cette palinodie, qui, fut-elle l'expression d'une conviction réelle, n'en est pas moins un symptôme accusateur d'affaiblissement moral, ont été recueillies avec un engouement qui tenait presque du délire, et le prêtre qui avait osé tracer et adresser au peuple cette proclamation osé, s'écriant et appelant au meurtre et à l'émeute, dut s'applaudir du succès manqué de son œuvre.

Nous ne nous dissimulons pas que sur ce point les jugements sont fort contraires; mais le nombre de ceux qui, à l'apparition des Paroles d'un Croquant, repoussèrent le manifeste antichrétien de l'abbé Lamennais, fut-il encore plus restreint, il n'en aurait pas moins, de son côté, le bon droit irrécusable qui naît de la conscience.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans l'analyse détaillée des ouvrages de l'illustre écrivain. Ils ont obtenu un si vaste retentissement, que tout le monde se les rappelle assez pour regretter que leur auteur, dans des accès d'illuminisme délirant, se soit jeté hors du sanctuaire pour devenir apôtre de scandale.

Certes, si M. Lamennais avait jamais approfondi la haute mission morale imposée au sacerdoce; si la charité était descendue en lui comme un souffle de l'esprit de Dieu; si l'ait compris ce mot du ciel: *CHÉRIFÉ*, il aurait reconnu que la tâche de la réforme appartient au travail patient et non à la colère, et que l'intelligence n'a pas été donnée à l'homme d'avenir, pour une agitation inutile et fumeuse.

Si, se défendant d'un trop fatal orgueil, l'abbé Lamennais n'avait pas cru qu'il lui seul était réservé de marcher dans le chemin de la vérité; si, animé de l'amour de ses frères, il avait cherché la lumière partout où elle est annoncée; si, chrétien de bonne foi, il n'avait pas été retenu de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, par la crainte peut-être de rendre aussi à César ce qui appartient à César, oh! que puissante et féconde eût été son éloquence évangélique!

S'il avait aimé le peuple, ce n'est point une parole de guerre qu'il serait venu jeter dans le monde; car la guerre est toujours faite avec le sang et les larmes du peuple; s'il avait eu la foi, ce n'est point une parole de révolution qu'il aurait écriée à la porte des palais; s'il avait eu de la science sacrée, on ne l'aurait point vu oublier qu'il n'est besoin des larmes, de la ruine, ni de la mort de personne, pour établir le règne de Dieu sur la terre; il aurait su apprendre à ceux qui habitent les palais, que si les diadèmes pesent au front des rois, s'ils sont mal assurés sur leurs têtes, c'est parce que les nations souffrent, et que si pour eux il y a un soulèvement, c'est qu'ils ont pu se voir enlever la paix pour quelques uns, qu'ils soient riches ou pauvres, peuples ou rois, tant que le bonheur n'est pas accessible à tous; et alors, la science sacrée lui eût fait deviner le secret de rétablir l'équilibre entre les uns et les autres: Apôtre de charité, conduit dans sa voie par l'inspiration d'en haut, il eût pu goûter un jour le bonheur qui

résulte du bien qu'on a semé et qu'on voit recueillir. Au lieu d'éterniser le mal sur la terre en vouant les riches et les puissants à la vindicte des autres, le prêtre Lamennais devait dire aux riches: — Pour que vos fortunes ne soient pas menacées par la misère du pauvre, et pour que vous ne soyez pas les derniers dans la cité de Dieu, venez aussi travailler à la vigne du Seigneur. Apportez une parcelle de vos trésors pour aider à élever la maison du pauvre à côté de vos palais. Ce n'est pas une aumône qui vous est demandée: c'est une pierre de base pour la reconstruction de l'édifice social, une journée de labeur dans le champ de l'avenir.

Mais voilà qu'un lieu de comprendre la voix d'en-haut, qui lui montrait sa route, le prêtre n'a su ouvrir aux bréviaires errantes que Dieu lui confiait d'autres pâturages que le champ de la résignation et la vallée de larmes; celui qui devait nous expliquer le précepte de la loi unique: *Aimez-vous les uns les autres*, celui-là s'est laissé fasciner par les illusions mensongères d'une égoïste ambition; lui pourtant qu'on avait vu refuser stoïquement les dignités de Rome, comme pour descendre plus aisément aux humbles fonctions de ministre consolateur dont il s'était revêtu, pour être le serviteur de ses frères.

Fallait-il donc, à cette époque déjà, appliquer à l'intelligence égarée de l'abbé Lamennais l'anathème jeté par le Christ à l'hypocrisie des Pharisiens, quand il les comparait, dans sa sainte colère, à des sépultures blanchies!

Cet homme, que la nature prodigue avait si richement doué, n'a plus de voiles aujourd'hui qui laissent prendre le change sur ses tendances, qui déguisent le dangereux novateur que ses talents lui préparaient encore sur des masses aveuglées par leur intelligence incomplète, comme il a été lui-même poussé dans les extrêmes de l'erreur par son âme ardente, par sa pensée volcanisée, dont l'expression large et sonore, et les périodes à effet, ont malheureusement plus d'attrait que la logique du bon sens, de la raison et de la science, pour les spectateurs du grand drame moral qui s'agitent au milieu de notre société, sans qu'on ose encore en fixer ni prévoir le dénouement.

Et nous avons bien le droit aujourd'hui, et cela sans arrière-pensée de haine ou d'aigreur, et sans même la plus légère prévention, de dire à l'abbé Lamennais: — Ecrivain, qui parlez si haut de votre amour pour les nations, qui venez, prétendez-vous, avec une mission de fraternité, relier entre les hommes le pacte social que Dieu leur avait créé à l'origine des temps, quel doit vous être au front du signe des prophètes? Qui êtes-vous?

Nous vous avons vu tour à tour porte-étendard de l'Eglise romaine, — rédacteur hardi d'un journal censuré de Rome, — prêtre réprimandé, mais soumis encore à l'autorité pontificale; — puis vous avez jeté au pape et à l'univers catholique votre révolte superbe dans un cri qui a ébranlé l'Europe; puis, violent révolutionnaire, audacieux tribun, lors d'un procès célèbre, quand, après des jours de calme et de silence, vous avez reparu sur la scène avec un manifeste de journal qui devait clore peut-être le cercle de vos variations, et découvrir enfin l'enigme de votre pensée et de sa marche à la conquête de l'avenir; — nous avons trouvé cette pensée enveloppée de vague et d'incertitude, sans marche et sans direction.

Ce n'est qu'à un petit nombre d'écrivains inébranlables, dont les principes n'ont jamais subi l'influence des événements extérieurs, qu'il est permis de prolonger de siècle en siècle ces vains d'alliance et d'union sociale qui doivent enlacer le globe; éclairés par eux, l'humanité se relèvera fortifiée, pour marcher plus rapidement vers ce glorieux avenir dont peut-être ils n'auront pas le temps de jouir, mais qui leur sera révélé par une intuition consolante. Ainsi au législateur des Hébreux apparut la terre promise.

Nous formons encore des vœux sincères pour que M. Lamennais cesse enfin de dénaturer les devoirs de la mission évangélique; car, au temps où nous vivons, les vertus simples, tolérantes et consolatrices de Fénélon, de Vincent de Paul, ramèneraient plus de cœurs à la religion, au bonheur qu'elle enfante, que les doctrines subversives des faux docteurs du seizième siècle.

M. Lamennais s'est fait l'apôtre des idées républicaines dans leur plus large extension; mais avec l'étrange versatilité de ce qu'il s'avise de nous donner pour ses convictions.

Prêtre, il a foulé aux pieds de son orgueil toute subordination aux suprématies fondées par la loi providentielle pour la conservation des sociétés.

Prêtre, sous le manteau de la fraternité universelle, il a dépeint les rois s'engraissant tous de la substance des peuples.

Prêtre, il annonce à ces peuples un bonheur parfait quand les sommités sociales auront été lauchées.

Et il a été accueilli, exalté, désiré par les fanatiques du républicanisme. La presse du parti n'a pas assez d'encens à brûler devant lui; encore un peu de temps, et nous verrions peut-être l'orgueilleux vieillard se proclamer le patriarche des niveleurs; et son nom, effaçant des noms jusqu'ici trop justement fameux, servirait de talisman au dévergondage de la démagogie.

Qui voudrait le nier! qui l'oserait? Avons-nous oublié qu'Euloge Schneider, devenu le Carrier de l'Alsace, était en 92 vicairie de l'évêque de Strasbourg? Ce sont les circonstances qui dévoilent les hommes.

Sans la révolution, le prêtre défrôqué, que Robespierre appela un jour le Caligula de l'Alsace, serait resté à dévorer son ambition impuissante dans le cloître des récollets de Bamberg.

S'il n'eût été qu'un écrivain vulgaire et sans illustration, l'abbé Lamennais se fût perdu dans la foule inconnue où végètent tant de nullités de toutes classes; mais homme appelé, par l'autorité de sa parole éloquente, à dominer les in-

telligences, les aberrations de ses doctrines peuvent devenir funestes aux faibles, si elles ne trouvent dans le sens droit de la partie saine et éclairée du public une énergie répulsive qui en neutralise le danger.

Pourquoi faut-il, à notre époque de progrès civilisateur, que le prêtre ait menti à sa mission et faussé le caractère vénérable du ministère moral dont il était investi? Oubliant que le prêtre est parmi nous le Christ continué, l'auteur des Paroles d'un Croquant et du Livre du Peuple a jeté sur la route la croix du dévouement et de l'abnégation du soi, qu'il devait porter à la suite de l'Homme-Dieu sur la montagne sainte; puis il est venu s'associer à l'ivresse aveugle des passions humaines. Lorsque tous les regards étaient fixés sur lui, ceux de la vertu pour chercher des exemples, ceux des vices pour épier une excuse à leurs écarts, il a quitté le sacerdoce comme on quitte un métier.

Après les saint-simoniens, les néo-chrétiens, les tempériers, à côté des fouriristes et de tant d'autres songes creux, il restait encore à glaner dans le vaste champ des utopies. C'est aussi quelque chose que de se poser le premier d'une secte. Et nul, de fait, n'avait encore songé à se poser, nouveau saint Jean, entre l'homme et Dieu, pour divaguer en phrases néo-bibliques sur les décrets providentiels.

Après avoir écrit son apocalypse, mélange de sublime littéraire et de folie intellectuelle, l'orgueilleux croquant s'arrêta pour réfléchir si à lui aussi n'était pas réservé d'ériger une religion. Il hésita devant la pensée de relever l'autel de l'Être suprême.

Puis, comme si un remords eût passé sur son âme, il se mira dans l'état de son scandale, effrayé du succès manqué de ses proclamations frénétiques, il disparut tout à coup de la scène. On le croyait parti pour Rome afin d'implorer la réconciliation de l'Eglise, ou descendu dans quelque cloître pour expier, par un oubli pénitent, sa triste célébrité. Les pères, que son apostasie avait outragés, offrirent à Dieu pour son âme la rançon de la prière et de la charité. Les esprits exaltés par ses doctrines subversives perdirent confiance dans leur apôtre.

Et quand M. Lamennais sortit de sa solitude, le Livre du Peuple à la main, il comprit, au silence qui accueillit son œuvre, que son funeste triomphe ne se renouvellerait plus.

Jusqu'à quand nos écrivains useront-ils leurs veilles à saper les bases de notre société? Jusques à quand, poètes du scepticisme, pélerins égarés à travers un monde qu'ils ne savent ou ne veulent pas comprendre, auront-ils le droit de verser sur nous l'amertume de leurs déceptions, le poison de leurs rêveries exaltées?

Au malheureux qui souffre et pleure, rendons pour compagnie l'Espérance, cette fille si belle des croyances religieuses, qui adoucit à ses lèvres le calice de la vie, et lui sourit jusqu'à la tombe.

P. CHRISTIAN.

JENNY LANCON.

C'était dans les premiers jours du mois d'avril 1741, à un homme d'une soixantaine d'années était assis devant un bureau de bois noir, sur lequel on remarquait plusieurs cahiers. Les yeux de cet homme étaient petits et recouverts de sourcils épais; mais il y avait dans leur mobilité et leur clarté une expression qui semblait indiquer de vives passions et une intelligence élevée. Sur ses lèvres, admirablement dessinées, errait un vague sourire de mélancolie qui prêtait à ses traits quelque chose d'idéal.

La chambre qu'il occupait était sombre, étroite et meublée avec une indigente simplicité. Trois vieux fauteuils, quelques chaises, une épinette, une assez grande quantité de plantes sèches renfermées dans des cornets de papiers gris, une montre d'argent, plusieurs livres de Suisse et deux mauvais gravures, dont l'une représentait nulord Marchal et l'autre Frédéric II, avec ce vers écrit à la main:

Il pense en philosophe et se conduit en roi.

Tel était l'ameublement de Jean-Jacques Rousseau, depuis son installation dans la rue Patriote, à laquelle il a depuis donné son nom.

Replié dans son fauteuil, le front appuyé sur l'une de ses mains, les yeux à demi fermés, il fredonnait cet air si connu: *J'ai perdu tout mon bonheur*, quand trois légers coups frappés à la porte de la chambre le tirèrent de cet engourdissement poétique. Soit qu'en l'entraînant à de riantes pensées on l'eût fait retomber soudain dans les pénibles réalités de la vie, soit que son humeur éraitive s'effrayât d'une visite inattendue, son visage se rembrunit, et ce ne fut qu'après quelques secondes d'hésitation qu'il se leva, ouvrit la porte, et se trouva face à face avec une jeune femme d'une taille charmante, de la beauté la plus élégante et la plus exquise.

— Monsieur Rousseau! demanda-t-elle d'une voix douce.

— C'est moi, Madame; que désirez-vous?

— On m'a dit, Monsieur, que vous copiez de la musique avec une grande perfection et à un prix raisonnable, et je viens vous prier de transcrire les airs que voici.

Rousseau fit galamment assiéger la dame inconnue, et parcourut attentivement le rouleau de musique; puis se tournant vers elle, il la regarda fixement.

— Connaissez-vous l'auteur de ce morceau? dit-il en lui présentant un air du *Dein du vil-loge*.

— Oui, Monsieur... j'en ai bien souvent entendu parler. C'est un musicien qui porte le même nom que le vôtre; ne serait-il pas de votre famille?

Cette réponse et cette question désarmèrent la méfiance de Jean-Jacques. Il allait répliquer; mais il s'arrêta, comme un homme qui craint de mentir, et se contenta de sourire en baissant les yeux.

— Ce monsieur Rousseau, continua la jeune dame, fait de belle musique et de beaux ouvra-

ges. Si je deviens mère un jour, je lui devrai le bonheur de nourrir mon enfant.

Rousseau resta quelques instants silencieux. Son regard exprimait un orgueil ineffable, et sa figure était animée de cette grandeur passagère qui ennoblit le front des poètes.

— Merci, Madame, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion. Voici un mot qui suffit pour faire oublier vingt années de luttés indignes et de cruels désenchantements! Je n'aurai pas semé dans une terre ingrate; non *Emile* sera compris, et il servira peut-être à ranimer parmi les hommes quelques unes des vertus qu'ils ont exilées.

Dès ce moment, Jean-Jacques se laissa aller à cette effusion de cœur qui donnait à ses paroles tant de charme et d'éloquence; il exalta les avantages de la médiocrité, les bienfaits de la solitude, en homme qui a connu les vaines agitations de la gloire. La jeune inconnue l'écoutait avec une attention mélancolique. Par un mouvement involontaire elle saisit la main du philosophe et la pressa vivement dans les siennes.

— Vous avez bien raison, Monsieur, dit-elle, pour être douce, la vie doit être pure et tranquille; pour être heureux, l'amour a besoin d'être obscur et partagé, et si chacun de nous interrogeait ses souvenirs, que d'exemples n'y trouverait-il pas de cette vérité!... Moi-même, j'ai présente encore à la pensée une petite histoire bien simple, mais en même temps bien significative.... Voulez-vous l'écouter, Monsieur?

— Avec intérêt et gratitude, Madame, répondit Jean-Jacques.

— La voici donc:

Jenny Lancon était une jolie petite fille, née dans une condition plutôt misérable que brillante; chérie de ses parents, elle eut le sort des enfants gâtés; on caressa si bien ses défauts qu'on finit par étouffer ses qualités, et son cœur primitivement bon, fut gâté par une vanité précoce. A dix ans, elle était déjà coquette, et parée devant un miroir, elle se plaisait à admirer, pendant de longues heures, ces traits funestes auxquels elle a dû si peu de plaisirs, tant de regrets! Placée au couvent de Saint-Aure, elle y goûta les goûts mondains, le désir du plaisir, l'esprit romanesque, qui forment la base de son caractère. Parmi ses compagnes, il en est une surtout qu'elle distinguait, peut-être par cet inexplicable sympathie qui attire souvent l'une vers l'autre les natures les plus opposées. Cette jeune fille s'appelait Geneviève Mathon. Bonne et affectueuse, elle conçut la plus vive amitié pour Jenny, et quand celle-ci fut forcée de quitter le couvent pour rentrer, à Paris, dans un magasin de modes, Geneviève pleura cette séparation avec les larmes les plus amères.

Bien souvent dans leurs causeries sous les bosquets touffus de Saint-Aure, les deux jeunes filles s'étaient entretenues l'une de l'avenir qu'elle deviendrait par la pensée, l'autre du frère qu'elle idolâtrait; elle l'avait peint tant de fois et sous de si brillantes couleurs à Jenny, que cette dernière l'avait paré de toutes les richesses de son imagination, et s'était éprise de cette vaine image; elle en porta le souvenir dans le nouveau monde où elle entra, et n'oublia point la promesse qu'elle avait faite à Geneviève d'aller visiter sa tante et son frère; elle y alla en effet, et vit pour la première fois Nicolas Mathon. Espérance qui pourra les merveilleux hasards de la pensée! Ce jeune homme elle le connaissait déjà; c'était lui à la grande yeux noirs qu'elle avait rêvés, cette voix douce et tendre, cet air noble et fin, qui avaient troublé sa vie de recluse au couvent de Saint-Aure! Jenny resta immobile d'étonnement et de plaisir. Quant à Nicolas Mathon, il se montra plein d'empressement pour la compagnie de sa chère Geneviève; et un regard, un léger serrement de main, une parole à demi étouffée, furent les premiers gages de leurs sympathies. On se revit et l'un devint plus confiant; car on marche vite en amour. Ce qu'il n'avait d'abord exprimé qu'avec ses yeux, Nicolas osa bientôt le dire avec ses lèvres.

De son côté, Jenny ne sut pas cacher les sentiments qu'elle éprouvait. Chaque jour, elle éprouvait un moment propice pour franchir l'escalier du jeune homme, entrer dans sa chambre à son insu, y déposer une boucle de ses beaux cheveux, une ligue, un ruban, une lettre, dans ces charmes, inestimables trésors pour ceux qui s'aiment! De gage en gage, le roman en vint à sa conclusion. On parla de mariage; mais, comme le père de Nicolas Mathon habitait loin de Paris, dans une petite ville de la Bretagne, l'assent de Jenny voulut aller plaider lui-même la cause de son amour et obtenir le consentement d'une famille à laquelle il portait autant de respect que d'affection. Cette séparation fut bien douloureuse. Les yeux gorgés de larmes, Nicolas s'armait des bras de sa fiancée, en lui jurant d'être de retour avant un mois.

— Je compterais les secondes, murmura Jenny.

Nicolas partit, le naïf jeune homme! sans songer que l'absence peut trouver des consolations, sans se méfier que le chevalier d'Aubuisson jeune seigneur, plein de grâces et d'imperfection, avait logé souvent Jenny à travers les vitres de son magasin; qu'il y était entré même et avait osé serrer du bout de ses gants parfumés les doigts blancs et roses de la jeune fille.

Hélas! le cœur de Jenny était sans défense contre les séductions de la vanité, recouvert de dentelles et le prestige d'un beau nom. Le chevalier d'Aubuisson sut mettre à profit l'absence de Nicolas; à force de le voir, Jenny le trouva beau; à force de le entendre, il lui parut aimable; à force de penser à lui, elle oublia l'homme qu'elle avait choisi pour époux. Le chevalier était présent; la jeune fille fut créée; un premier rendez-vous fut donné, et quinze jours environ après l'époque fixée pour le retour de Nicolas, le chevalier d'Aubuisson apparut mystérieusement dans la petite chambre de Jenny.

— Mais comme si Dieu eût voulu mettre l'explication tout auprès de la faute, un coup rapide et tremblant fut frappé à la porte en ce moment même. A ce bruit Jenny devint pâle, et le chevalier, en homme habitué à ces accidents, se jeta dans l'alcôve qui le déroba à tous les regards.

— Un homme entra: c'était Nicolas.

— Sa figure était amaigrie et portait des traces de fatigue et de souffrance.

— Son premier mouvement fut de se précipiter vers Jenny et de la presser contre son cœur; mais je ne sais quel pressentiment mystérieux le retint. Etonné de l'immobilité de la jeune fille, il laissa retomber ses bras et murmura ces seuls mots:

— Jenny, c'est moi!

— Que vous avez tardé! répondit-elle en s'efforçant de dissimuler son émotion.

— C'est vrai, reprit Nicolas en la regardant fixement; mais au moment où j'arrivai chez mon père, je le trouvai en proie à une maladie terrible à laquelle il a fallu succomber... J'ai passé de longues nuits à son chevet; et bien des fois, s'il faut l'avouer, je me suis surpris à accuser Dieu, moins peut-être parce qu'il condamnait mon père à tant de souffrances, quoique parce qu'il me tenait éloigné de vous?

— Jenny baissa la tête en silence.

— Mais parlez donc... répondez-moi.... Pourquoi cet embarras, cette pâleur? reprit Nicolas Mathon, qui voyait s'enfler le bonheur qu'il avait rêvé.

— Oh! partez, dit Jenny d'une voix basse et tremblante; demain, vous saurez tout; mais retirez-vous, au nom du ciel!

— Nicolas la considéra avec effroi.

— Et les promesses et tes serments?

— Jenny secoua la tête et murmura:

— Il est trop tard.

— Oh! Monsieur, ajouta la dame inconnue regardant Jean-Jacques, si vous sachiez vu la figure du jeune homme, vous auriez frémi à l'aspect d'une telle couleur. Il fit un pas vers Jenny comme pour lui demander l'explication de ce qu'elle venait de dire, et s'arrêta, répétant comme un automate ces mots qu'il craignait de comprendre:

— Il est trop tard.

— Quant à Jenny, elle avait les yeux inclinés vers la terre et le visage couvert de larmes, tribut prématuré qu'elle payait au repentir.

Nicolas Mathon comprit tout alors; il fit un immense effort sur lui-même pour refouler en son cœur l'indignation qui cherchait à s'en échapper; puis, détachant de son cou un petit sachet, il le déchira, y prit une boucle de cheveux et la rendit à Jenny; la bague qu'il avait reçue d'elle, en des jours plus heureux, avait lentement de son doigt; ses lettres, il les tira de son sein, et jeta le tout à ses pieds.

Tandis que Nicolas Mathon se séparait ainsi de tous les gages d'amour, de tous les doux liens qui le rattachaient au passé, Jenny, toute tremblante, le contemplant avec angoisse. Le voyant faire un pas pour s'éloigner, elle se rapprocha de lui, et murmura d'une voix suppliante:

— Avant de vous éloigner, avant de nous séparer pour toujours, oh! dites-moi que vous ne me haïssez pas!

— Jenny, que Dieu vous pardonne!

— Et s'élançant vers la porte, Nicolas Mathon disparut.

Un éclat de rire résonna alors dans le silence, et la tête ironique du chevalier se montra à demi voilée par les rideaux de l'alcôve.

— Oh! Monsieur, vous m'avez perdu! s'écria Jenny tombant à genoux et cachant son visage entre ses mains.

— La pente du vice est glissante. Entrée dans cette voie, Jenny s'éleva vainement d'en sortir. Sa beauté la conduisit à la fortune mais non au bonheur; car un amer souvenir était présent toujours à sa pensée, même dans ses heures de plus folle ivresse, et son amour mal éteint pour Nicolas Mathon se révélait parfois avec violence. Que vous dirai-je! Trois années on vint après leur séparation, Jenny fit prendre les informations les plus précises et apprit que Nicolas habitait une petite solitude à Cluny-le-Roi. Une involontaire espérance, le besoin de se faire pardonner une première faute, qui s'ajouta à l'indignement traité, la décidèrent à s'y rendre. Elle partit donc un soir, non dans les riches carrosses que lui avaient valus ses conquêtes, non dans les opulentes parures dont elle ornait sa beauté, mais sous l'humble et gracieux vêtement qu'elle portait le jour où elle apparut pour la première fois à Nicolas. En arrivant, devant la petite habitation du jeune homme Jenny sentit son cœur défaillir. C'étaient des états si blancs, les arbres qui s'élevaient qui étaient si touffus et si verts, les et si roses, jouaient sous leur ombre si bon! L'élegante qu'elle s'arrêta pleine d'ant naïve pension-courtoise redoutant un air s'approcha de la porte de la maisonnette et entra, puyée sur l'épaulé d'une debout, la main candide et affectueux, aux yeux bleus, attitude chaste et modeste.

Jenny reconnut Nicolas Mathon.

Il éclair passa sur le front du jeune homme; mais cette impression ne dura qu'un seul instant. Il salua Jenny d'un air affable et attendit sans impatience comme sans étonnement qu'elle voulût bien expliquer les motifs de sa visite.

En présence de cet homme, qui avait tant de raisons de la haïr et de la mépriser, de cette femme qui sans doute avait hérité d'un bonheur dont elle n'avait pas voulu, Jenny perdit soudain sa présence d'esprit.

— Vous vous rappelez sans doute, Monsieur dit-elle, une jeune fille nommée Jenny Lancon?

— Non, madame, interrompit Nicolas Mathon. Je n'ai jamais vu une telle personne.

— Je suis sûr, dit Jenny, que vous l'avez connue. Je suis sûr, dit Jenny, que vous l'avez connue.

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...

— Et vous ne devez pas...